

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans, NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'actualité. Une pièce qui n'a pas cours. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le crime de Jacques Bertillat. Le "Permis de visiter", Léon de Tinsoue. Mémoires de Sosthène Cochin. 7me PAGE. Mondanités. Bonne Mort, Paul Marguerite. Le Sauveteur, J.-H. Ronny, aîné. Le Monsieur Respectable. Etienne Jolicher.

LE VOYAGE DU Prince Katsura en Russie.

Le voyage en Europe du prince Katsura, l'éminent homme d'Etat japonais, donne lieu à des commentaires dont, jusqu'à nouvel ordre, la précision paraît excessive. On parle d'une alliance russo-japonaise. Tour à tour, le "Novoté Vremia" et le "Times" ont lancé la nouvelle. Cependant les représentants officiels du Japon assurent que le prince Katsura n'est chargé d'aucune négociation. L'histoire des relations russo-japonaises rend admissible l'information de nos confrères, et si cette information n'est pas exacte aujourd'hui, elle pourrait le devenir demain. En effet, depuis sept ans, ces relations sont devenues de plus en plus amicales, de plus en plus étroites; phénomène curieux, si l'on se souvient du vif mécontentement qui, au Japon comme en Russie, accueillit le traité de Portsmouth du 7 septembre 1905. Quand on en connaît la signature, les généraux russes adressèrent de Mandchourie une protestation au tsar, et à Tokio on mit le feu à un ministère. Le traité avait, d'autre part, laissé subsister des incertitudes matérielles. Des conventions prévues par lui devaient être négociées. Des précisions

étaient nécessaires. Des mesures d'exécution restaient à prendre. A diverses reprises, en 1906, des rumeurs alarmantes coururent. Il était indispensable de dissiper les équivoques et de choisir définitivement entre la politique des représailles et celle de la collaboration. L'année 1907 vit prévaloir la seconde sur la première. Le 13 juin, on signe à Saint-Petersbourg la convention relative à l'exploitation des chemins de fer de l'est chinois et du sud mandchourien, ainsi qu'un protocole relatif à la gare commune de Kouang-Tchang-Sé. Le 28 juillet 1907, un arrangement fut conclu sur la question des pêcheries, qui accorda aux sujets japonais le droit de pêcher, recueillir et traiter les produits de la mer, à l'exception des phoques et des morses, dans les mers du Japon, d'Okhotsk et de Behring, exception faite des fleuves et des baies. Le même jour, un traité de commerce et de navigation reconstruit réciproquement aux sujets des deux Etats des droits et des privilèges qui normalement ne résulteraient pas de la clause de la nation la plus favorisée. Enfin le 30 juillet, M. Isvolski et le baron Motono signèrent un accord d'une portée plus générale, en vue de "fortifier les relations pacifiques, amicales et de bon voisinage heureusement rétablies entre la Russie et le Japon et d'écartier la possibilité de malentendus futurs entre les deux empires."

C'était là tirer avec sagesse les conclusions d'une guerre qui, n'ayant coûté à la Russie ni un centime d'indemnité, ni un pouce de territoire, ne lui imposait aucun devoir de revanche. Depuis lors, d'innombrables difficultés économiques ont parfois accablé des bruits inquiétants, mais jamais les deux gouvernements n'ont cédé à la tentation de revenir aux méthodes d'autrefois. A la fin de 1909, on a prétendu qu'un conflit était de nouveau imminent. Un communiqué officiel russe a catégoriquement démenti la nouvelle. De même, du côté japonais, dans le courant de mars 1910, le ministre de la guerre a déclaré que la situation internationale permettrait de réduire de 25 à 19 le nombre des divisions de l'armée. Enfin dès le mois d'octobre précédent, la mission confiée d'une part à M. Kokovizof, ministre des finances russe, et d'autre part au prince Ito-mission au cours de laquelle ce dernier fut assassiné — avait témoigné d'un commun désir de vider sur place les incidents locaux. Cette unité de vues s'est encore manifestée lorsque a été formulée la proposition américaine d'internationalisation des chemins de fer de Mandchourie. La Russie et le Japon, en opposant à cette proposition une réponse identiquement négative, ont clairement indiqué qu'ils se sentaient capables de concilier eux-mêmes leurs intérêts en Mandchourie, et de vivre en bon accord sur la base de fait et de droit créée par la dernière guerre. La Mandchourie est d'ailleurs assez vaste et ses zones économiques sont assez nettement séparées pour que l'influence russe et l'influence japonaise puissent s'y développer sans se heurter. Les deux puissances n'ont aucun intérêt à se menacer. Elles ont un au contraire à mar-

cher d'accord et à se réserver ainsi solidairement la position, malgré tout privilégiée, que leur ont assurées les circonstances, en dépit du régime de la porte ouverte. L'accord du 4 juillet 1910 a précisé encore cette situation. Par cet accord, les deux contractants s'engageaient à se prêter une coopération amicale en vue de l'aménagement et du raccordement de leurs chemins de fer respectifs, à maintenir le "statu quo" en Mandchourie et à s'entendre, le cas échéant, sur les moyens de la sauvegarder s'il était encore menacé. Ainsi se définissait une politique de collaboration loyale, qui, sans effort pourrait passer de l'entente à l'alliance, car elle trouve une double assise dans l'alliance anglo-japonaise et dans l'entente anglo-russe. Il y a un mois à peine, avant de quitter Tokio, le prince Katsura disait: "La première capitale que je visiterai sera Saint-Petersbourg. J'y trouverai, j'espère, l'occasion de rencontrer les diverses personnalités qui ont collaboré à l'accord russo-japonais, et sans aucun doute je tirerai profit des conversations relatives à cet accord." Jusqu'ou'iront ces conversations? C'est le secret de demain. Il suffit, pour aujourd'hui, de les replacer dans leur cadre

Lettre de Paris.

Paris, 20 juillet. Latham—Poincaré—Fouillee. Les deux dernières journées ont été remplies de nouvelles funèbres. La population parisienne a appris avec désolation la mort d'Hubert Latham. Il était peut-être celui de nos aviateurs dont la popularité était la plus profonde, parce que ses exploits, qui ont été les premiers qui aient signalé à la foule la plus étonnante conquête des temps modernes. Sans doute, Santos-Dumont et Wilbur Wright ont volé avant lui, mais non pas, comme lui, à travers l'espace et la tempête. Il s'est affirmé comme un maître à l'époque où la science nouvelle en était encore à ses premiers balbutiements. On expliquait son étonnant mépris de la mort par la croyance où il était qu'atteint d'une maladie incurable, ses jours étaient comptés. Peut-être y fallait-il seulement voir l'assurance d'un homme rompu à tous les sports, et habitué à dominer de toute la force de ses muscles et de tout le calme de ses nerfs les obstacles que la nature oppose à l'homme. Hubert Latham appartenait à la meilleure société. Chacun sait que ses origines, du côté maternel, étaient allemandes et qu'il était apparenté avec M. de Bethmann-Hollweg. C'est peut-être une des raisons, mais assurément pas la principale, de l'accueil enthousiaste que lui firent les Berlinois lorsqu'il survola leur ville. Le trait caractéristique de sa physionomie était une impassibilité flegmatique, qu'il ne dédaignait pas d'accroître pour la galanterie. On se rappelle comment, étant tombé dans la Manche, il alluma sa cigarette et la fuma tranquillement en attendant qu'on vint le re-

pêcher. Un autre trait de lui est resté popularisé par la gravure. J'ai entendu raconter par un des témoins, qui est le narrateur le plus truculent de cette époque, l'histoire de cette partie de chasse où l'amphytrion, le marquis de Polignac, faisait patienter ses invités désireux de se mettre à table, et regardait, non pas sur la route, mais dans le ciel, s'il ne voyait rien venir. On aperçut enfin un lointain oiseau qui se mit à grandir démesurément et vint se poser sur le sol. Latham en descendit, le fusil à la main, abattit quelques faisans, et repartit par le même chemin en emportant son gibier. Il fit mieux. Dans cette Afrique qui devait être son tombeau, il abattit un daïm du haut de son monoplane. Mais, comme Roosevelt, il brôlait de se mesurer avec les bêtes sauvages ou féroces. Il chassa le lion en Abyssinie avant de se faire piétrer par un buffle au Sénégal. Il méritait une autre mort. Mais s'il ne figure pas au martyrologe de l'aviation, il laisse un nom glorieux dans son histoire, et le jour, qui n'est pas lointain, où chacun de nous traversera impunément les airs, ce nom, bercé par la mémoire des hommes, demeurera comme celui d'un des premiers et des plus glorieux pionniers de la conquête de l'espace.

Celui de M. Henri Poincaré ne vivra que dans le souvenir d'un assez petit nombre de savants ou de penseurs. Son domaine n'était pas ouvert à chacun, et ses découvertes n'étaient accessibles qu'à quelques personnes. Elles ont enrichi le patrimoine humain, mais elles n'ont pas, comme celles d'un Pasteur, rendu des services "directs" à l'humanité. Mais si la mort brutale et foudroyante qui vient d'atteindre le célèbre mathématicien est destinée à passer presque inaperçue de la foule, on peut véritablement dire qu'elle mettra en deuil, d'un bout à l'autre de l'Europe, le monde de la pensée. Par ses deux derniers livres, en effet, Henri Poincaré était sorti des régions purement mathématiques pour aborder celles de la philosophie des sciences, et la loyauté avec laquelle cet homme, qui avait exploré jusqu'aux dernières limites le monde connu, avait tracé les bornes de la certitude scientifique, n'était pas sans avoir vivement frappé, j'allais dire profondément ému ceux que hante le tourment de l'inconnaissable. Enfin tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel avaient lu avec une curiosité sympathique l'écologie après son élection à l'Académie française ce savant, qui aurait pu être un poète, avait prononcé de son prédécesseur Sully-Prudhomme, ce poète qui avait dû être un savant. Et pour qui donc, plus que pour l'auteur de la "Théorie des Tourbillons," avaient été écrits ces vers de l'auteur du "Zénith":

L'astronomie atteinte où ne ment plus l'azur sous son plafond fuyant, chasseresse d'étoiles Elle tisse, Arachné de l'infini, ses toiles Et suit de monde en monde un fil sublime et sûr. Pas plus que M. Henri Poincaré, M. Alfred Fouillee n'était connu du grand public. Mais son nom, à lui aussi, mé-

rite de survivre. Il a été un des plus nobles et des plus éloquents défenseurs de la liberté morale. A vrai dire, la théorie philosophique à laquelle il a attaché son nom est généralement représentée comme intermédiaire entre le déterminisme et le libre arbitre. En réalité, elle est franchement anti-déterministe. Elle consiste à prétendre que l'homme porte en lui-même une puissance déterminante et en quelque sorte autonome, qui est la volonté. Et cela ne revient-il pas à dire que c'est lui, l'homme conscient qui détermine, par un de ses organismes moraux, les actes qu'il accomplira, et que par conséquent ces actes ne sont pas dictés et conduits par l'ensemble des forces extérieures qui l'entourent? J'ai prononcé, à propos de M. Fouillee, le mot d'éloquence, et nul n'était plus justifié. Ecrivain ou professeur, il a mis au service des idées pures la forme la plus colorée, la plus vivante, la plus oratoire qu'on puisse imaginer. J'ai dans un coin de la mémoire un admirable tableau synthétique dans lequel il trace les rapports des savants de la fin du XVIIIe siècle avec la Révolution française, et montre les princes de la pensée, pareils aux dieux d'Homère qui prenaient part aux combats: "Et des sommets de la science, comme d'un nouvel Olympe, ils descendent dans la mêlée des peuples." Comment l'Académie française a-t-elle oublié ce grand et pur écrivain?

Une pièce qui n'a pas cours

Rue Royale, j'aperçus hier matin, immobilisé au bord de trottoir, mon ami Fertig. Fertig tenait sa bourse dans sa main droite. Il considérait, d'un air navré, une pièce de monnaie posée sur la paume de la main gauche. — Eh bien, mon vieux Fertig, m'enquie-je, quel est neuf? — Quoi de neuf?... Je suis fariex... Je descends ici, à l'instant, d'auto-taxi. Je donne un louis au wattman. Il me rend de la monnaie... Et je viens de m'apercevoir que cette frippaille m'a "redité" une pièce de vingt sous qui n'a pas cours: une pièce grecque! — La belle affaire! Te es seras quitté pour fumer un cigare de moins aujourd'hui! — C'est vexant, je t'assure, c'est très vexant. Ce n'est pas pour les vingt sous. Mais c'est vexant... D'autorité, j'obligeai Fertig à glisser sa pièce grecque dans sa bourse et à glisser sa bourse dans sa poche. — Toi m'enquies, tiens, Fertig, avec tes vingt sous... Parions d'autre chose. Pendant cinq minutes, nous avions parlé d'autre chose. De but en blanc, Fertig s'écria: — Au fait, n'aurais-tu pas fait, par hasard? — Faut-il! Mais non! — Si, si, tu dois avoir fait. Précisément, voici une pâtisserie. Entrons manger des gâteaux! — Manger des gâteaux... à onze heures du matin! C'est ridicule! — Il m'empoigne par le bras. Il m'obligea à franchir le seuil de la pâtisserie.

Je venais d'absorber un éclair au chocolat. Il se dirigea vers la caisse. Il tira sa bourse de sa poche. Il examina, longuement, les monnaies qu'elle contenait. Il tendit une pièce à la caissière. Elle la lui restitua: — Pas bonne, votre pièce, monsieur. Veuillez m'en donner une autre. Celle-ci n'a pas cours: pièce grecque. — Sorti de la pâtisserie, je vous prends congé de mon ami. — Toi, toi, ça me quitte! — "Exclamait-il. Ah! non, tu ne feras pas ça! Je ne te laisserai pas faire ça!... Je viens de t'obliger à manger des gâteaux. Je me rends compte qu'il est écarté de manger des gâteaux à onze heures du matin. Je suis broutillé avec toi et tu n'acceptes pas de venir boire quelque chose. — Boire quelque chose? Non, merci, mon vieux. Je ne bois jamais rien avant le déjeuner. Ça me coûterait l'appétit... — Il n'y a pas de "bon merci, mon vieux" qui tienne! Voici précisément, un café. Allez, entrons. — Il m'empoigne par le bras. Il me contraignit à pénétrer dans le café. Je venais de boire un quinquina. Il héla le garçon. Il tira sa bourse de sa poche, examina, longuement, les monnaies qu'elle contenait. Il lui tendit, négligemment, une pièce. — Le garçon la lui restitua: — Pas bonne votre pièce, monsieur. Veuillez m'en donner une autre. Celle-ci n'a pas cours: pièce grecque.

En sortant du café, Fertig m'obligea à aller déjeuner au restaurant avec lui. En sortant du restaurant, il m'obligea à aller déguster avec lui des boissons fortes dans un bar américain. En sortant du bar, il m'obligea à aller avaler avec lui un thé dans un "five o'clock". Au restaurant, au bar, au "five o'clock" partout, avant de payer, il avait longuement examiné les monnaies que contenait sa bourse. Partout, invariablement, le garçon lui avait restitué une des pièces qu'il lui avait tendues: "Pas bonne, votre pièce, monsieur. Veuillez m'en donner une autre. Celle-ci n'a pas cours: pièce grecque." Sur le seuil du "five o'clock," à cinq heures et demie, tout à coup, je me frappai le front: — Dis donc, mon vieux Fertig, il me vient subitement une idée. Serait-ce, par hasard, pour te débarrasser de ta pièce grecque et parce que tu ne te sens pas le courage de commettre cette mauvaise action sans complices, que tu m'as promis ainsi, depuis ce matin de pâtisserie au café, de venir au restaurant, de restaurant en bar, de bar en "five o'clock"? — Fertig rougit légèrement. — Ma foi, oui... je l'avoue, c'est dans ce but. Je ne puis m'empêcher de t'ire: — C'est dans ce but? Voilà qui est idiot, parfaitement idiot! d'autant plus idiot qu'il existe un moyen, beaucoup plus simple de t'en débarrasser, de ta pièce grecque... Je lui fis observer qu'il n'avait qu'à se rendre au "Comptoir Franco-Grec" et que, là, on se ferait évidemment un plaisir de lui échanger sa pièce de vingt sous à l'éclat hélien contre une bonne pièce de vingt sous française. — C'est vrai — s'écria-t-il — c'est stupide, je n'y pensais pas!... Il héla un auto-taxi. Il me posait dans la voiture. Il cria joyeusement au wattman: — Vita, vite, rue Lafayette, au "Comptoir Franco-Grec"!... Entré dans le hall du

Comptoir Franco-Grec, Fertig tira sa bourse de sa poche. Il examina longuement les monnaies qu'elle contenait.

Après les avoir toutes examinées, une à une, une première fois, il les réexamina, une à une, une seconde fois. — Nom d'une pipe! s'écria-t-il. Nom d'une pipe de nom d'une pipe, quelle guigne!... Je ne la trouve plus!... Ah! c'est ma veine, c'est bien ma veine!... Oui, oui, il n'y a pas de doute! Je l'aurai, par miracle, "rediliée" au wattman de l'auto-taxi qui nous a amenés ici!... MAX et ALEX FISCHER.

FORT ESPAGNOL.

La troupe d'opérette qui depuis le commencement de la saison a su par ses talents attirer la foule au Fort Espagnol donnera dimanche pour la seconde fois cette saison "Fra Diavolo". Cette représentation sera probablement supérieure à la première étant donné que la troupe a été de beaucoup augmentée. Le public se rend en foule le dimanche au Fort Espagnol aussi les personnes qui désirent retenir des sièges réservés font-elles bien de prendre leurs précautions à l'avance.

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1912-1913. PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de \$50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée, s'il le juge utile, se réserve le droit de publier l'œuvre couronnée. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être accompagnés d'une lettre, sur papier ayant une marge, et indiquant sur le recto, le nom et l'adresse de l'auteur. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre l'enveloppe contenant le nom concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On lira pour la circonstance, tous éléments d'une fête littéraire et musicale. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se conformer strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera défaut sera déclaré mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Feuilleton DE L'ABELLE DE LA N. O. I. H. Docteur Miracle GRAND ROMAN INÉDIT Par Pierre Sales DEUXIEME PARTIE. — Y serait-il un autre docteur Gévoleski, mon oncle?... Non, n'est-ce pas?... Alors, saluez-moi bien. Devez-vous que je me suis

fait attacher au bureau de l'avenue de Saxe, auquel il appartenait, et que le bonheur venait qu'il soit parmi mes bonnes à moi... Je suis toujours tenté de surprendre ce qu'il dit... ce qu'on peut lui téléphoner! Or, cet après-midi, on m'a pas cessé de le demander de tous les côtés!... Son domestique répondait sans cesse: "Absent!" Il était à Neuilly... Et, à peine rentré-il chez lui, qu'il faisait dire à son fils qu'il était débordé, ne pourrait sans doute pas dîner avec lui, et lui rendait sa liberté! A ce moment, mon oncle, on l'a demandé... d'un bureau public... de Neuilly... Je vous ai donc expliqué que, dans ces conditions, je ne puis rien surprendre... Et pourtant, pourtant, comme j'aurais voulu savoir ce que l'on lui téléphonait... Quelqu'un peut être de chez le maharajah! — C'est probable... Après? — Quant à lui, il avait demandé, auparavant, qu'on le mit en communication avec Chevreuse... avec un numéro que le hasard m'avait fait remarquer: "celui d'une maison de santé!" — Une maison de santé!... comme une prison, parfois, entre les mains de certaines personnes! — Tu dis... une maison de santé!... Après? Après, petite! — Une maison dirigée par un

certain docteur Rastéwitch!... Oh, là... je les ai bien tenus, tous les deux... aucun surveillant n'était derrière moi... mes deux collègues étaient absorbés par leur besogne... j'ai gardé tout le temps le levier ouvert... avec le pressentiment que j'allais entendre quelque chose de très précieux pour nous!... et avec quel contentement de pénétrer peut-être dans les secrets de cet homme, que je déteste parce qu'il fait souffrir notre pauvre petite Lucie, et son Staniela, qui est si bon, si dévoué, que j'aime vraiment comme un frère! — Enfin!... qu'est-ce que tu découvres? — Presque rien... je vous l'ai déjà dit, mon oncle!... Une maison se sont exprimés, aussitôt, en une langue que je n'aurais pu entendre... Mais ce dont j'ai bien la persuasion, c'est que la voix du docteur Gévoleski était tout égarée... Voilà plus de quinze jours que je l'entends continuellement: et je pourrais presque dire, rien qu'à la façon dont il demande un numéro, s'il est de bonne humeur, ou irrité, pressé, ou nonchalant. — Ainsi donc, s'écriait Jean Le Kerlaog en se frappant le front à l'aise... dès qu'il rentre chez lui... il se débarrasse de son fils... Puis il demande à être mis en communication avec ce Rastéwitch!... Puis on le demande

de Neuilly: on a besoin de lui parler!... Rien ne nous empêchant de supposer que c'est quel qu'un de chez le maharajah... par suite, quel qu'un qu'il avait vu peu d'instants auparavant!... cela est absolument conforme aux plus banales probabilités!... A-t-il demandé la communication avec d'autres personnes ensuite? — Non, mon oncle... Et pourtant, en plusieurs endroits, on l'avait fait prier de téléphoner dès qu'il rentrerait, ne fût-ce que pour lui demander un conseil, s'il ne pouvait faire de visites ce soir... — Donc... ta voix, petite, comme ton "presque rien" peut être gros de conséquences... Donc, son unique préoccupation en quittant Neuilly... c'est à dire en me quittant!... c'est de savoir ce qu'il se passe dans une maison de santé située à Chevreuse!... Et tu ne sais pas le russe, ma belle Fernande! Il ouvrait ardemment ses bras à Fernande, l'attrait contre lui... — Et... sans savoir le russe, rien qu'à l'accent de la voix de ce misérable!... Car c'est en ce, va!... Donc tu es tout de suite le pressentiment! — Serait-ce donc, mon oncle? — Réponds-moi d'abord, puisque tu es deviné qu'il se disaient des choses si précieuses pour nous!... N'as-tu pas retenu un mot?... une syllabe?... le mot?... la syllabe?... le mot?... la syllabe...

le russe... rien que pour avoir voyagé avec quelques sujets du tsar... Mais un mot, un seul!... pourrait être pour nous d'une telle clarté!... — J'essayerais vainement, mon oncle, de me rappeler des mots russes... Mais, ajoutait Fernande, la voix toute blanche, j'ai... j'ai distingué aussi quelques mots de français... Et c'est cela qui m'a profondément bouleversé, c'est cela qui m'a même fait!... A une question peut-être plus agacée que les autres, du docteur Gévoleski, le docteur Rastéwitch a répondu, toujours en russe, mais en prononçant les mots de: Menling... Raps... Bottiello... David... Clouet... ces noms, mon oncle... ces noms qui étaient toujours sur les lèvres de mon pauvre père... — Ah! s'écria dans un magnétique élan d'enthousiasme Jean Le Kerlaog... ah! la brave fille!... la bonne chasseresse!... La merveilleuse collaboration!... par qui nous serons peut-être enfin découverts la vérité! Car il ressort très nettement de ce que tu as entendu qu'il existe en ce moment, chez ce docteur Rastéwitch, un malade... un dément que passerait la peinture, qui a sans cesse à la bouche les noms de ces malades, avec qui ton père vivait presque autant qu'avec vous!... — Allons... allons... mon oncle?... vous imaginerez

comme moi?... car mon esprit sans cesse en éveil a voulu deviner!... Jean Le Kerlaog n'avait pas répondu qu'un coup de sonnette bien connu retentissait. — Cette fois, c'est Staniela!... murmura Jean Le Kerlaog en laissant tomber ses bras. — Oh!... bényaya Fernande, épuisée: si nous avions réellement en une lueur de la vérité? — Tais-toi, toi!... prononça Jean Le Kerlaog du bout des lèvres: pas un mot devant lui de ce que tu viens de surprendre!... Tu ne sais pas autre chose que ce que Lucie t'a rapporté sur notre démarche d'aujourd'hui... et que je viens de te confirmer! — Mais... quand il sera parti, mon oncle!... quand nous ne serons que nous deux... est-ce que nous ne nous rendrons pas immédiatement?... Staniela s'empâtait. — Tu es bien maîtresse de toi? tu es bien la vierge forte!... Et, à l'oreille! — Si nous allons nous y rendre, ma chérie?... Et même tous les trois!... — Mais!... — Chat! — Jean Le Kerlaog, à qui toute son énergie, sa bonne humeur, son entrain étaient rendus, parce qu'il venait de prendre une décision, allait joyeusement ou-

vrir à Staniela Gévoleski. — Est-ce que vous n'avez pas sonné deux fois?... Nous sommes en train de bavarder avec cette Fernande!... ne cessait de rire aux dépens maharajah!... — Vous pouvez rire, vous tuez!... Et Staniela tout innocente: moi, je suis assésité à cette pensée, bon ami, que vous avez joué la comédie à mon père!... pour peu qu'il me fasse part, il saura que je vous vois galierement, que j'accepte vos seules que vous n'avez pas!... Heureusement, aujourd'hui j'aurai encore à peu près deux jours de tranquillité: car, son ordre, on vient de me téléphoner que le maharajah a levé, à l'improviste, pour aller Angletar... où il se sent résé par quelque charlatan de kiril! j'aurai donc ces deux jours de liberté, mon bon ami!... Qu'allons nous faire, maintenant? — Puis, en baissant la main Fernande: — Avez-vous vu Lucie? — Je suis allée passer quelques instants avec elle... Et... Fernande ne savait pas comment expliquer sa situation. — Jean Le Kerlaog acheva elle: A continuer.